JEAN-PAUL FITOUSSI

[redacted] COMME ON NOUS [redacted] PARLE [redacted]

L'EMPRISE DE LA NOVLANGUE SUR NOS SOCIÉTÉS

LLL
LES LIENS QUI LIBÈRENT

Comme on nous parle

« La façon dont on nous parle des problèmes économiques, sociaux et même politiques nous laisse peu de chances de comprendre ce que l'on veut nous dire. Et encore moins les phénomènes qui nous blessent. L'invention d'une néo-novlangue est passée par là. Pourquoi nous répète-t-on à l'infini que le chômage est inadmissible pour finir par le laisser persister ? Pourquoi dit-on que le travail est notre avenir alors qu'on se garde, depuis longtemps, de le valoriser ? Pourquoi a-t-on, du moins en Europe, renoncé à utiliser tous les instruments de la politique économique pour se cantonner aux politiques dites structurelles, dont on finit par comprendre que leur objectif est de réduire la protection sociale ? Pourquoi accepte-t-on de voir croître démesurément les inégalités alors que l'on dit vouloir les combattre ?

La langue que nous utilisons, à force d'être contournée, a transformé la réalité à laquelle nous sommes confrontés, jusqu'au déni de la souffrance. Elle est davantage manipulée par la doctrine qu'elle ne s'en sert. Il faut, si l'on veut revenir à une vision moins irénique, ou fataliste, du monde, déconstruire la novlangue pour reconstruire un langage dans lequel chacun se reconnaisse. Ce n'est qu'à cette condition que l'on pourra vraiment agir sur le monde et sur le destin des populations. Ce n'est qu'à cette condition que l'on pourra déjouer le piège politique que nous tend la novlangue et retrouver le chemin d'une démocratie moins fragile que celle qui nous enjoint à la résignation. »

J.-P. Fitoussi

Jean-Paul Fitoussi est professeur émérite à l'Institut d'études politiques de Paris, professeur à la LUISS à Rome et membre du Center on Capitalism and Society de l'université Columbia. Il a été président de l'OFCE de 1990 à 2010. Il a publié de nombreux ouvrages, parmi lesquels *Le Théorème du lampadaire*, aux éditions Les Liens qui libèrent, ou *Richesse des nations et bien-être des individus*, avec Joseph Stiglitz et Amartya Sen aux éditions Odile Jacob.

Jean-Paul Fitoussi

COMME ON NOUS PARLE

Éditions Les Liens qui Libèrent

Pour Noa, Lola, Sacha, Solal

© Les Liens qui Libèrent, 2020

« Et quelque part, absolument anonymes, il y avait les cerveaux directeurs [du Commissariat aux Archives] qui coordonnaient tous les efforts et établissaient la ligne politique qui exigeait que tel fragment du passé fût préservé, tel autre falsifié, tel autre encore anéanti. »

George Orwell, *1984*

Ce livre est le prolongement d'une longue conversation de plus d'un an que j'ai eu avec Francesca Pierantozzi, correspondante à Paris du journal *Il Messagero* de Rome. Nous avons ensemble publié cette conversation tant elle nous avait passionné[1]. Je remercie infiniment Francesca de sa patience et de la pertinence de ses questions qu'elle ne me laissait jamais esquiver.

Suite à cette publication, je compris que je n'en avais pas fini avec la novlangue, tant la complexité de son usage brouille les esprits. Et surtout, l'émergence du Coronavirus ouvrait d'autres terrains d'expérimentation à un nouveau langage. Il me fallait remettre sur le métier mon ouvrage[2].

Je remercie Jean-Luc Gaffard et Jacques Le Cacheux pour leur relecture de ce livre, ainsi que mon éditeur, Henri Trubert pour m'avoir encouragé constamment pendant son écriture et m'avoir suggéré plusieurs modifications heureuses.

Le titre de ce livre est emprunté à une chanson d'Alain Souchon, « Foule sentimentale ».

1. Jean-Paul Fitoussi, a cura di Francesca Pierantozzi : *La neolingua dell'economia, ovvero come dire a un malato che è in buona salute*, Einaudi, 2019.

2. Le « j'appelle un chat un chat » et « vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage » ont le même auteur, Nicolas Boileau. Est-ce un hasard si ces deux commandements jouent un rôle si important dans ce livre ?

Introduction

C'est à dessein que j'utilise dans ce livre les mots que la novlangue a effacés[1]. Effacer un mot, c'est comme jeter des livres et amputer de milliards de combinaisons notre capacité à nous faire comprendre. Rien ne saurait le justifier. C'est une violence que d'être privé d'un concept pour exprimer sa pensée. Au bout du chemin, c'est la pensée elle-même qui rétrécit. Lorsque les mots pour le dire manquent, eh bien, on ne dit pas, ou on dit autre chose que ce que l'on voulait dire.

Les grands communicants l'avaient bien compris, Goebbels comme Big Brother. L'appauvrissement du langage permet de faire converger les pensées. C'est ainsi que l'on peut enfin comprendre ce que pensée unique veut dire : une œuvre de grand communicant pour imposer une marque, qui peut aussi bien être celle d'un produit

1. Dans la traduction française de *1984*, de George Orwell, *Newspeak* a été traduit par « *le* novlangue ». Je préfère ici employer le terme au féminin.

intellectuel. Ce livre cherche à expliquer comment on s'y est pris, dans un régime démocratique, pour vider de sa substance le débat… démocratique. L'expression « pensée unique » est un oxymore, sans aucun souffle de poésie, auquel on n'accorda d'importance dans les années 1990 que pour accentuer sa connotation péjorative. Aujourd'hui où la démocratie semble en régression, l'expression prend tout son sens. Goebbels disait en substance que son projet n'était pas que les gens pensent comme lui, mais d'appauvrir à ce point le langage qu'ils ne puissent faire autrement que de penser comme lui. C'est par la médiation du langage que tout passe et se passe.

Mais le monde peut poser problème, même au plus grand des communicants. Il arrive que son entreprise soit mise en échec par un événement imprévisible, une innovation radicale dans l'ordre de la vie. Sa langue devient alors brutalement trop pauvre pour dire quoi que ce soit d'audible. Il doit vite puiser dans les mots effacés pour continuer d'être crédible. Mais il va le faire comme s'il continuait le même discours, fondé sur les mêmes doctrines. La crise du coronavirus est de ces événements. Le communicant passera d'un même souffle de l'absolue nécessité de la rigueur budgétaire à l'absolue nécessité de la dette, comme il était passé du même souffle de l'absolue inutilité du masque à son absolue nécessité. C'est une épreuve pour lui, ça s'entend et ça se voit, d'autant qu'il tente de le dissimuler sous les apparences de la raison, sans même chercher à justifier le massacre social que sa doctrine avait causé lors des épisodes précédents. Il suffirait qu'il dise qu'il s'est trompé – il serait alors en bonne

compagnie –, mais il a trop besoin du dictionnaire de la novlangue et veut penser l'épisode de la crise comme transitoire, un épisode qui sera suivi d'un retour à la raison, comme ce fut le cas au lendemain de la crise financière. Il lui faut absolument conserver ses clefs de lecture du monde dans leur écrin.

Or la planète a traversé de violentes turbulences dans le dernier demi-siècle, des événements et des crises radicalement différents. Il n'y a apparemment rien de commun, en effet, entre les chocs pétroliers, la révolution conservatrice, le chômage de masse, la chute du mur de Berlin et l'effondrement du système soviétique, l'unification allemande, la crise financière et la crise sanitaire que nous vivons aujourd'hui. Pourtant, c'est la même clef de lecture que nous continuons d'appliquer, les mêmes théories, le même langage. Au point que j'ai la forte impression que notre compréhension du monde s'est réduite. Ou alors, nous aurions découvert l'explication universelle susceptible d'éclairer le passé, le présent et l'avenir. On ne peut croire une seconde au conte de fées de l'aboutissement (impossible) de la science. Sur le terrain des faits, le monde, perclus de problèmes qui n'ont pas été résolus, va assez mal, socialement, économiquement, politiquement.

Pour tenter de comprendre ces énigmes, les romans d'anticipation sont d'un grand secours, et notamment *1984*. Dans ce livre, George Orwell décrit le processus que Big Brother a mis en place pour faire converger la société vers la pensée officielle. Un Commissariat aux Archives définit la ligne du parti, en veillant à ce que les écrits passés soient cohérents avec elle. Le Ministère de la

Vérité traque toutes les contradictions entre les nouvelles contenues dans les journaux et autres écrits antérieurs et celles qui sont annoncées dans les journaux actuels, puis réécrit ce qui doit l'être. Un travail sur les mots, la création du dictionnaire de la novlangue.

Nous ne sommes plus très loin de cet état de choses dans nos démocraties, sans coercition, certes, mais par des méthodes de persuasion, de maîtrise des médias, de répétition (les fameux éléments de langage), de sanctions sociales qui incitent à l'autocensure. L'atmosphère de courtisanerie et l'esprit de propagande qui caractérisent certains médias témoignent bien du chemin déjà parcouru.

C'est l'économie politique qui servira d'illustration à mon propos. L'un des stratagèmes utilisés par la novlangue en ce domaine est d'aplatir le temps pour créer d'emblée une ambiguïté sur la chronologie des contributions théoriques : théorie néoclassique ; théorie keynésienne ; théorie néo-néoclassique ; théorie néo-keynésienne ; théorie néo-néo-néoclassique (ou nouvelle école classique) ; bien sûr, nouvelle école keynésienne, etc.

Parmi cet ensemble de théories, seules les écoles keynésiennes expliquent le chômage. Les écoles néoclassiques soit en nient l'existence, soit en font la conséquence de tout ce qui empêche le marché de fonctionner librement. Elles sont donc restées, sur le fond, pré-keynésiennes, même si, sur la forme, elles ont atteint un niveau technique inégalé. Fondamentalement, non seulement leur conclusion demeure inchangée, mais elle est, en un sens, durcie.

Qu'en déduire ? Pour ce qui est de sa substance, la théorie néoclassique est pré-keynésienne et demeure orthogonale au phénomène qu'il s'agit d'expliquer. Pour ce qui est du décorum, son élégance mathématique s'est sensiblement améliorée. Reste que, malgré l'esthétique, la théorie keynésienne demeure post-néoclassique.

Il sera beaucoup question de Keynes dans ce livre, non parce que je suis keynésien, mais parce que je considère que sa théorie, dans la forme qu'elle revêt aujourd'hui, est le dernier état de l'économie politique, le seul à pouvoir expliquer (imparfaitement, bien sûr) le monde. Il faudra encore quelques siècles de travail et plusieurs autres théories pour parvenir à un résultat moins imparfait. Je crois que le progrès d'une discipline n'est pas d'aller de contre-révolution en contre-révolution, mais de savoir bifurquer pour éviter les dénis de réalité. Cette bifurcation n'a pas eu lieu, et ce n'est pas la théorie formellement esthétique, mais la théorie qui explique le monde qui a été effacée du dictionnaire de la novlangue. L'aplatissement du temps a permis de jeter le doute sur la datation de toutes ces écoles, de rendre l'approche classique, moderne et la théorie moderne, archaïque.

Le reste en découle. Le mot « keynésien » revêt une connotation péjorative et désigne un adolescent attardé ou un économiste insuffisamment formé pour comprendre la complexité. Dans un article intitulé « The Macroeconomist as Scientist and Engineer[1] » (« Le savant et l'ingénieur »), Gregory Mankiw, président du

1. Gregory Mankiw, « The Macroeconomist as Scientist and Engineer », *Journal of Economic Perspectives*, automne 2006.

Conseil des conseillers économiques de George W. Bush de 2003 à 2005, montre au contraire que rien n'a remplacé aux États-Unis le keynésianisme comme matrice de la politique économique. Le savant n'a pas supplanté l'ingénieur (keynésien), et c'est ce dernier qui définit et détermine la politique économique.

La question du langage est essentielle. C'est le savant qui a gagné la bataille intellectuelle, celle du langage. Le savant, c'est-à-dire la nouvelle école classique, dont le père fondateur, Robert Lucas, s'exprima en ces termes : « Les gens ne prendront plus sérieusement, à l'avenir, la théorie keynésienne. » Les nouveaux keynésiens ont voulu relever le défi, alors qu'ils n'en avaient nul besoin, en utilisant le langage même de l'école classique, et le résultat n'est qu'une version édulcorée des conclusions du modèle keynésien des années 1960. Mais l'esthétique joue un rôle fondamental dans la science dite lugubre.

En Europe, le savant a gagné toutes les batailles, l'intellectuelle et la factuelle. Nombre de mots ont été effacés du dictionnaire de la novlangue – plein emploi, demande, relance budgétaire, politique industrielle, investissement public, augmentation des salaires, etc. –, et nombre d'autres ont été mis en exergue – compétitivité, réforme structurelle, règle budgétaire, *fiscal compact* (pacte budgétaire), concurrence, dette publique, créanciers et débiteurs, offre, etc. Il y a une correspondance presque parfaite entre les préceptes de la nouvelle école classique, les institutions et les politiques européennes. Imaginez-vous que le président Hollande, pour ne pas utiliser l'ancilangue (l'ancienne langue, ou plutôt la

langue que l'on est en train d'épurer), définit son action comme une politique socialiste de l'offre, une politique socialiste sans pouvoir d'achat ? Le dictionnaire européen semble comporter beaucoup moins de mots que son équivalent américain.

C'est donc avec une langue appauvrie, amputée de sa diversité, que l'on décrit l'univers européen. Mais, comme nous l'enseigne l'expérience américaine, cette langue ne permet de résoudre aucun problème, et c'est pourquoi elle convient bien à l'Europe, où les règles figent le maniement des instruments de politique économique et, de fait, empêchent leur utilisation. Seules les institutions fédérales européennes ont davantage de liberté.

Ainsi armée, la novlangue va déployer sa puissance dans deux directions. La première vise à nous convaincre que tout a été fait pour résoudre les problèmes lancinants auxquels nous sommes confrontés : chômage, précarité, inégalités. Malheureusement, rien n'y a fait. À force de répéter cela, nous devenons persuadés que rien n'y fera. C'est malheureux, mais il faut bien faire son deuil de l'impossible.

La seconde direction est plus concrète et aboutit à la mise en œuvre de mesures effectives. Nous serions (collectivement) responsables de la situation dans laquelle nous nous trouvons, parce que notre comportement est égoïste et que nous sommes rétifs à toute réforme. Ni les chômeurs ni les pauvres ne se « bougent » suffisamment pour alléger le fardeau qu'ils font peser sur la société. Nous refusons la baisse des salaires, la réforme des retraites, la réforme de l'indemnisation du chômage,

la réforme du droit du travail, en bref, tous les changements où nous laissons des plumes. Le temps est venu de se demander ce que nous pouvons faire pour notre pays. Après mille réformes, nous en sommes encore là. On pourra toujours dire que ce résultat témoigne de ce que nous n'avons pas su être aussi bons que les habitants du pays X ou Y. Encore un petit effort.

C'est dans ce contexte que l'expression novlangaise « fin du travail » semble sonner le glas de la rémunération du travail, ne laissant de répit que celui que permettrait la réforme structurelle. On peut aussi penser que son évocation ne sert qu'à rendre plus acceptables les réformes énoncées plus haut, dont toutes ont pour effet de réduire le pouvoir de négociation des salariés, et donc les salaires. Mais la fin du travail est une étrange hypothèse, suscitée probablement par notre peur ancestrale du progrès des techniques, puisqu'elle pourrait aussi bien annoncer une économie de l'abondance et, comme le disait Keynes, la fin du problème économique.

L'Europe-avenir et la mondialisation heureuse sont aussi entrées dans le dictionnaire de la novlangue. L'Europe-avenir, parce qu'elle nous permet d'affronter à armes égales les autres grandes puissances de la planète. (Comment imaginer que des pays si « moyens » puissent faire entendre leur voix, s'ils n'œuvrent pas ensemble ?) La mondialisation heureuse, parce qu'elle nous permet de saisir de nouvelles opportunités et d'en tirer profit. Ce qui est curieux, c'est que l'Europe semble préférer se désarmer. Elle ne veut pas être une fédération, et moins encore une puissance. Se définissant comme une fédération d'États-nations, elle accroît l'ambiguïté de

son identité, ce qui réduit son poids dans le concert des nations. Se privant de nombre d'instruments de la puissance – la politique budgétaire, la politique de change, la politique industrielle –, elle ne peut concevoir aucune stratégie pour affronter la mondialisation, dont elle devient le ventre mou. À moins d'imaginer que l'Europe ait déjà un leader de fait dont l'existence remédierait très partiellement à ces béances politiques.

L'appauvrissement du langage est comme un rétrécissement de l'espace qui fait que l'on vient sans cesse se heurter à ses limites. Il réduit le champ des solutions et fait apparaître la vie telle qu'elle est comme finalement pas si mal. Il produit ainsi de la résignation, qui pousse à accepter son sort. En cela, il est très utile aux pouvoirs en place. Le langage politiquement correct vient le renforcer, car il représente une méthode qui incite à l'adoucissement des débats, à l'effacement de leurs aspérités. Nous pouvons trouver mille exemples de cette résignation dans la période de confinement, ultime moyen de lutter contre le coronavirus.

La crise économique naissante, dont nous ne sommes qu'aux balbutiements, sera destructrice, probablement la plus destructrice de toutes celles que nous avons connues, ou peut-être que l'humanité a connues, à l'exception des guerres. Nous ne pourrons nous accommoder des mots de la novlangue si nous tenons à empêcher que la vague n'emporte tout sur son passage. Précisément, le vocabulaire a été appauvri pour nous interdire de penser autrement. Or il nous faut penser autrement si nous ne voulons pas que les mauvais réflexes acquis lors des précédentes crises nous emmènent vers des territoires

inconnus, tant socialement, qu'économiquement et politiquement, territoires où la liberté est loin d'être garantie.

Eppur si muove ! À la longue, plus le langage est pauvre, moins il trouve de correspondance dans nos sentiments et plus il nous apparaît mensonger. Il ne sera alors que deux issues : soit le glissement vers une tyrannie, soit la restitution des mots effacés.

CHAPITRE 1

Les mots pour le dire

> « Savez-vous que la novlangue est la seule langue dont le vocabulaire diminue chaque année ? »
>
> George Orwell, *1984*, p. 74

Au commencement était le verbe

Nous avons souvent l'impression d'être pris dans un discours creux et pauvre en informations. Cette impression est renforcée par les pratiques de certains médias, surtout audiovisuels, qui semblent être passés insensiblement de l'information à la communication et de la communication à la propagande, ce qui n'est pas sans créer un sentiment de malaise tant cette pratique est orthogonale à la démocratie. Le même discours est prononcé par l'ensemble des personnes qui disposent d'une tribune pour parler, que celle-ci leur soit fournie par les médias, le politique, l'université ou l'argent. C'est dire si son